*la porte interdite*

Gabriel Liiceanu (né en 1942 en Roumanie) est professeur à la Faculté de philosophie de Bucarest. Traducteur de Platon, des néo-aristotéliciens et de Heidegger, il est l'auteur de nombreaux ouvrages dont: *Itinéraires d'une vie: E.M. Cioran* (Editions Michalon, Paris, 1995) et *Le Journal de Paltinis (1977–1981)*: *Récit d'une formation spirituelle et philosophique* (Editions La Découverte, Paris, 1999).

*gabriel*
*liiceanu*

# *la porte interdite*

Traduit du roumain
par
MICHELLE DOBRÉ et
MARIE-FRANCE IONESCO

HUMANITAS
BUCUREŞTI

Redactor: Vlad Russo
Coperta: Răzvan Luscov
Tehnoredactor: Manuela Măxineanu
DTP: Emilia Ionaşcu

Tipărit la R.A. Monitorul Oficial

© HUMANITAS, 2011

**Descrierea CIP a Bibliotecii Naționale a României**
**LIICEANU, GABRIEL**
**La porte interdite** / Gabriel Liiceanu; trad.: Michelle Dobré, Marie-France Ionesco. – Bucureşti: Humanitas, 2011
ISBN 978-973-50-3198-5
I. Dobré, Michelle (trad.)
II. Ionesco, Marie-France (trad.)
821.135.1-94=135.1

EDITURA HUMANITAS
Piața Presei Libere 1, 013701 Bucureşti, România
tel. 021/408 83 50, fax 021/408 83 51
www.humanitas.ro

Comenzi online: www.libhumanitas.ro
Comenzi prin e-mail: vanzari@libhumanitas.ro
Comenzi telefonice: 021 311 23 30 / 0372 189 509

*Qu'est donc ce livre?*
*Journal, pas vraiment.*
*Essai, traité, roman non plus.*
*Le plus exact serait de dire*
*qu'il est l'explosion irrépressible*
*de mon être tout au long d'une année.*
*Mais, ô miracle, cette explosion*
*me rend à moi-même tout entier.*

# 2001

## 3 Mai

La première notation à visée «thérapeutique», preuve que la douleur avait déjà commencé, que la «maladie de l'âme» montait en moi et que je tentais une sortie timide et désespérée en direction de l'écriture – remède que j'administrais bêtement, parce qu'inefficace en phase aiguë et n'agissant qu'en période de rémission ou de convalescence – je l'ai faite le dimanche, 7 janvier, vers quatre heures de l'après-midi. J'ai encore eu la force de la glisser, en pressentant sa fonction inaugurale de ce qui allait suivre, entre les couvertures beiges d'un dossier recyclé, sur lequel il était inscrit, je ne sais pourquoi, *«Roumanie**[1]».

Quand je relis maintenant cette notation je ressens combien les mots sont impropres à exprimer la dérelection. Si quelqu'un lisait aujourd'hui ce que j'écrivais alors, il me trouverait sans doute pathétique et poseur, ou, pire encore, il penserait que je fais de la mauvaise littérature – et je ne pourrais que lui donner raison. C'est bien là le hic: les mots ne sont pas aptes, dans de pareils

1. Les mots et expressions en italiques suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

moments, à transmettre un état de détresse qui est totalement incompatible avec la littérature. Je me rappelle parfaitement ce que je ressentais alors, et je m'en souviendrai toujours tout simplement parce que, du point de vue de l'âme, j'allais mal, très mal. J'ai commencé à écrire comme on s'accroche à tout ce qui se présente quand on glisse sur une pente abrupte: je tombais en entraînant avec moi mes propres mots. Et les mots étaient l'ultime barricade que je dressais face au mal, la seule «chose» que j'ai trouvée en tâtonnant autour de moi, l'arme que j'ai brandie pour tenter une ultime résistance avant la débâcle finale. Je voulais, en doublant ce mal par les mots, le chasser, ou tout au moins le tenir à distance, en le nommant. Jamais, en écrivant, je n'ai été plus éloigné de la littérature. J'étais le patient dont j'essayais d'être le médecin et j'utilisais les mots comme un croyant utiliserait la garde de son épée en guise de croix dressée contre un spectre. Je me suis alors proposé de noter, purement et simplement, tout ce que je ressentais. J'étais comme le capitaine qui consigne dans le journal de bord les derniers instants avant le naufrage. Comme le policier qui dresse procès-verbal d'un accident. Comme l'entomologiste qui décrit, en les décomposant, les mouvements d'un coléoptère.

Seulement, le bateau qui sombrait, l'homme frappé en pleine rue, l'objet de ma description – tout cela, c'était mon âme. Et mon âme, à cet instant-là, était bien malade.

Parce que notre âme est immatérielle, les gens – la plupart d'entre eux – n'imaginent pas à quel point, par moments, elle peut peser lourd. Ils n'imaginent pas que l'âme puisse faire tout aussi mal qu'une jambe, le ventre, ou la

tête; que l'on peut attraper une «grippe psychique», souffrir d'un «calcul à l'âme», que l'on peut du jour au lendemain se retrouver avec une cirrhose de l'âme. Comment cela est-il possible? N'était-il pas naturel, une fois revenu à la surface (ne serait-ce que pour quelques jours) que j'essaie de comprendre le mécanisme qui nous tient à flot et ce qui se produit lorsque l'on se noie? Mais tout d'abord, la voilà, retranscrite mot à mot, cette notation que j'ai faite un dimanche après-midi de janvier:

«Comment peut-on changer la "couleur" d'une journée? Peut-on guérir en écrivant à l'instant précis où l'on se sent le plus mal? Puis-je changer la tonalité de cette journée *en écrivant ce que j'écris maintenant*, en *écrivant* tout simplement? M'agripper aux mots – encore une phrase, encore une – dans l'espoir qu'ils vont me sauver de cette noyade dans le dégoût de moi-même? Si tout cela je me le dis, si je *m'écris* à moi-même, puis-je m'aider moi-même? Mais comment écrire quand on a envie de s'enterrer, de disparaître? Combien de temps peut se prolonger cet exercice avec la déréliction en basse continue, et ce nœud dans la gorge, le souffle court, et puis ce goût amer de cendres et d'eaux sales? Les dimanches après-midi… Et tous les jours et leurs après-midis insupportables… La panique du désarroi qui m'étreint à la tombée de la nuit… Rien de ce que je pourrais faire ne m'attire: ni me lever du fauteuil, ni y rester, ni lire, ni dormir, ni manger, ni parler, ni marcher. Ce sont là à peu près toutes nos possibilités. Reste la vague tentation d'aller m'allonger sur le lit, recroquevillé en chien de fusil, replié en moi-même comme avant d'avoir été expulsé dans l'existence, fœtus

reconquis, re-né dans la vague de nausée qui nous pousse sur le terrain de notre pré-commencement. N'est-ce pas là le moyen le plus simple de disparaître, par rétrogression, dans l'espoir de pouvoir quitter la vie par la même porte que celle par laquelle nous y sommes entrés?

Mais je ne peux pas me lever. Je ne peux pas me traîner jusqu'au lit pour *mimer* l'état dans lequel je voudrais être. Alors que me reste-t-il à faire? Surtout ne pas écouter de musique, ne pas m'administrer, par la musique, une surdose de poison. (Pourquoi la musique m'enfonce-t-elle encore davantage?) Ecrire, écrire… Mais quoi? Je n'ai plus de mots et, une fois consignée cette grimace de douleur, ne subsiste que la chute dans mon propre vide.»

Les médecins appellent ça un état de dépression. Pour moi c'est plutôt une désagrégation du système d'illusions en vertu duquel nous avançons, nous agissons, nous nous agitons, nous donnons un contour à l'instant d'après, au lendemain. «Le système d'illusions» – tel est bien l'aiguillon de toute notre vie, la «carotte existentielle» que la vie nous présente et nous agite sous le nez, les plans que nous échafaudons à partir de notre substance vitale et que nous dressons – comme on exhiberait un nouveau né – au-dessus de nos têtes, pour les reposer ensuite, dès que nous les avons réalisés, à distance convenable de l'endroit où nous nous trouvons pour les suivre infatigablement au fil des années, tel l'animal, obnubilé, qui poursuit, à l'odeur, sa proie. Ainsi naît le sens de notre vie. Seulement, cette proie, cette subsistance que nous flairons sans relâche et chaque jour, c'est *nous* qui la secrétons, et c'est préci-

sément cette production ininterrompue du «système d'illusions» qui est l'assise de notre santé mentale.

S'il n'en était pas ainsi, qu'est-ce qui pourrait bien nous tenir encore en vie, nous, tous autant que nous sommes, vivants nés avec une condamnation à mort en poche? S'il n'y avait pas cet «air bag» discrètement monté dans nos viscères, ce ballon gonflé d'illusions conçu pour nous empêcher de nous heurter à la seule perspective certaine de notre vie – sa fin – ne nous réveillerions-nous pas l'âme broyée chaque matin? Si nous n'étions pas pris dans la toile de la myriade de *projets* et de *désirs* – depuis les plus minuscules (même pour boire un verre d'eau, il faut un atome de volonté et d'illusion), jusqu'aux plus grandioses – qu'est-ce qui nous tiendrait si bien accrochés à cette «écorce terrestre»? La pensée que nous pourrions laisser quelque chose derrière nous-mêmes? Quelque chose qui «traverserait les siècles»? Mais quels siècles? Ceux qui se perdront dans la «poussière» de l'Histoire? Et quelle Histoire? Celle qui peut disparaître d'un jour à l'autre grâce au potentiel considérable d'autodestruction de l'espèce humaine? Ou bien celle qui – en admettant que l'espèce disposerait de ressources pour un sauvetage *in extremis* – se perdra de toute manière «naturellement», avec toutes ses réalisations, dans l'incendie final de la Terre (oui, mais dans cinq milliards d'années seulement), suivi de «l'espoir» de voir réapparaître la Vie (en vue d'un autre incendie final) quelque part ailleurs, mais où, dans l'Univers?

Les choses étant ce qu'elles sont, la coexistence avec la «vanité du monde» est possible en vertu du «système d'illusions»: l'illusion que je dois avoir un «continuateur»,

que je dois jouer des coudes pour occuper une place sur la scène du monde, que je dois me battre pour une idée, que je dois avoir une fonction et du pouvoir et de l'argent, que je dois écrire, peindre ou composer, que je dois signifier «quelque chose» pour mes semblables, que mes actes peuvent influencer ou changer en quoi que ce soit le «cours des choses». Toute vie repose et croît sur ce tissu d'illusions.

Mais pourquoi «illusions»? Pourquoi serait «illusion» l'acte du médecin qui guérit, l'œuvre du bâtisseur ou du producteur de livres? Illusion, ma santé reconquise, la maison installée à mon goût et dans laquelle se déroulent les gestes clés de ma vie, le livre que je tiens dans mes mains avant de m'endormir? La réponse fruste, impudente et de mauvais goût c'est qu'au bout de toute chose, le grand vide de l'être nous attend. C'est précisément parce que nos actes n'ont pas leur fin en eux-mêmes, et ne peuvent pas se justifier en termes d'éternité, qu'ils sont absorbés dans la «vérité forte» de la mort, et deviennent en fin de compte, des *illusions*. Pour pouvoir avancer dans la vie, pour ne pas nous installer dans la catalepsie du non sens, nous avons besoin d'un système d'illusions, du «comme si» de l'éternité d'où la pensée de la mort doit être périodiquement chassée. C'est seulement si nous refusons systématiquement de regarder «dans une certaine direction» que nous préservons l'intégrité de notre âme. Le «système d'illusions» est l'unique garant de cette myopie existentielle, la seule parade contre la lucidité qui tend à nous convaincre, chaque matin, que nous n'avons aucune raison valable de quitter notre lit.